

BRETAGNE Mystique



Le Cloître de l'Art

BRETAGNE Mystique
au Quartier Drouot

Exposition
Le Cloître de l'Art
à partir du 5 juin 2025

16, rue de la Grande Batelière
75009 Paris



Vers la Délivrance

Le Cloître de l'Art

Salomé BERNARD FISCHER



Juin 2025



R. Rousseau-Jacobs
1911

Sommaire

1. Lucien LÉVY-DHURMER	10
2. Elisabeth SONREL.....	12
3 Paul SÉRUSIER.....	14
4. Ecole NABI	18
5. Jean Jacques ROUSSEAU	19
6. Lucienne HÉVELMANS	20
7. D'après Alfons MACHA.....	22
8 Charles MAIRET.....	26
9. VAN' D'ARGENT	28
10. René ROUSSEAU-DECELLE	30
11. René QUIVILLIC.....	32
12 Maurice CHABAS.....	34
13. Henri RIVIÈRE	36
14. Marcel GAILLARD	38
15. Paul CHABAS	40
16. Henri GUINIER	42
17 & 18. Ecole BRETONNE	44
19. Etienne MOREAU-NÉLATON	46
20. Ecole RENNAISE.....	48
21. Jean LACHAUD	50
22 à 25. Ecole NABI	52

AVANT-Propos

La Bretagne a toujours exercé une fascination particulière sur les artistes. Au 20^{ème} siècle, cette attraction s'est teintée d'une dimension mystique profonde. Loin des clichés folkloriques et des paysages pittoresques, de nombreux créateurs ont exploré l'âme spirituelle, les légendes ancestrales et le caractère sacré de cette terre. Ils ont cherché à traduire visuellement ce monde invisible qui imprègne le folklore breton chrétien. Les mythes arthuriens, les contes de fées peuplés de légendes de saints fondateurs comme Saint Guénolé ont nourri cet imaginaire. Des figures comme Yan' Dargent ont souvent intégré des éléments mythologiques dans leurs œuvres, évoquant un monde hors du temps, où le sacré et le profane se côtoient. Les paysages bretons, avec leurs côtes sauvages, leurs landes désolées, leurs forêts profondes et leurs menhirs et

dolmens énigmatiques, sont perçus comme des lieux chargés d'une énergie spirituelle particulière. La foi profonde et les pratiques religieuses ancrées dans la culture bretonne, comme les pardons (pèlerinages locaux), les processions et le culte des saints locaux, ont été une source d'inspiration pour de nombreux artistes, tel Charles Mairet. Ils ont représenté ces scènes avec une sensibilité qui transcende le simple documentaire, cherchant à saisir la ferveur de ces événements. Cette nouvelle exposition du Cloître de l'Art vous propose une exploration profonde de l'âme bretonne, de ses croyances, de la force de sa nature et de sa piété populaire à travers des artistes qui ont cherché à capter l'invisible de cette terre chargée d'histoire et de traditions : une Bretagne mystique où la vie et la mort, le réel et le surnaturel se mêlent avec force et poésie.

*“Bretagne mystique ou la vie et la mort, le réel
et le surnaturel se mêlent avec force et poésie.”*





1. Lucien Lévy-Dhurmer

(Algérie, Alger 1865 – le Vésinet, 1953)

Portrait de Femme Bretonne

Pastel

46 x 61,5 cm

Signé *Levy Dhurmer* en bas à droite

Lucien Lévy-Dhurmer eut une carrière fertile de peintre et dessinateur. Il excelle dans l'usage du pastel, avec une touche libre, souvent éthérée et légère. Ses sujets sont souvent traités avec délicatesse et profondeur. Le portrait que nous présentons est celui d'une bretonne de profil, certainement réalisé vers 1896, année où il séjourne à Douarnenez et où il réalise la célèbre *Notre Dame-de-Penmarc'h*, après avoir été touché par la ferveur et la piété de la paysannerie bretonne.



Notre-Dame-de-Penmarc'h
Lucien Lévy-Dhurmer, huile sur
toile, 1896, Musée des Beaux Arts
de Quimper.





2. Elisabeth Sonrel

(Tours, 1874 – Sceaux, 1953)

Sainte Élisabeth

Circa 1900

Aquarelle, sur traits de crayon noir

170 x 120 mm

Cadre tabernacle néo-renaissance en bois doré et peint

Double signature en bas à gauche

Bien qu'Élisabeth Sonrel ait été sensible à plusieurs lieux, la Bretagne fut pour elle une immense source d'inspiration nourrissant son imaginaire symboliste à l'aura mystérieuse. Son intérêt pour les légendes médiévales et celtiques, souvent teintées de mysticisme et de croyances spirituelles, transparait en effet dans ses sujets. Les fées, les figures mythologiques et les scènes inspirées de ces récits évoquent un monde enchanté et spirituellement chargé. Les paysages, les légendes et les traditions de la Bretagne aiguissent également son répertoire pictural peuplé de figures féminines idéalisées traitées avec une attention aux détails des costumes et des décors, et à l'aide d'une palette aux nuances pastel. Ses œuvres, souvent baignées d'une lumière douce et irréaliste, créent une atmosphère de rêve et de contemplation. Comme dans notre dessin, les contours y sont quelque peu évanescents, contribuant au sentiment d'immatérialité et d'accès à une autre dimension de l'existence. Cette icône graphique représente un idéal de sainteté: Élisabeth de Hongrie, identifiable à son auréole et à sa couronne de roses. Sonrel joue ici avec des symboles discrets pour suggérer une idée spirituelle et émotionnelle. Les paysages, les fleurs, les couleurs et les gestes sont autant de significations cachées proposant une interprétation au-delà de la simple représentation. Cette jeune beauté mélancolique et introspective en prière nous invite à la transcendance et au recueillement.



*Jeune femme en costume breton,
aquarelle sur papier.
Collection particulière.*





3. Paul Sérusier

(Paris, 1864 – Morlaix, 1927)

L'ONCTION À BÉTHANIE

Crayon noir

Circa 1914

500 x 240 mm

Signé de initiales rouges de l'artiste en bas à droite

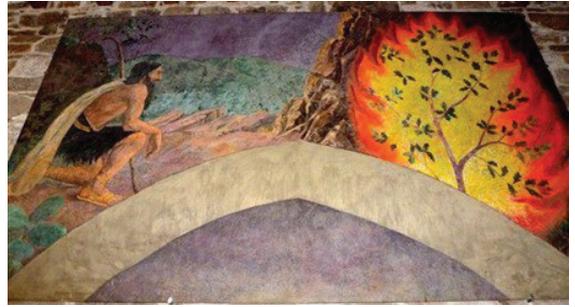
Annoté en bas « *Luc VII-47- Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* » : ses nombreux péchés ont été pardonnés car elle a beaucoup aimé.

Cadre tabernacle en chêne massif sculpté à décors de feuilles de chênes

Paul Sérusier nourrit une relation complexe et intéressante avec l'art religieux. Bien qu'il ne soit pas principalement connu comme un peintre religieux au sens strict, la spiritualité et une certaine forme de mysticisme ont profondément influencé son travail et sa pensée artistique, le conduisant à explorer des thèmes et des esthétiques qui peuvent être perçus comme ayant une dimension sacrée. Le groupe des Nabis, dont Sérusier était un membre fondateur et un théoricien important, était ouvert aux idées spirituelles et cherchait à transcender la simple représentation du monde visible. Le terme «Nabi» lui-même signifie «prophète» en hébreu, suggère une mission artistique et spirituelle. Bien qu'il n'ait produit qu'une quantité réduite d'œuvres directement inspirées de la Bible, Sérusier a abordé certains thèmes religieux avec une sensibilité particulière. On peut citer son tableau *Ève et le serpent* (1905), qui réinterprète un épisode biblique avec son esthétique symboliste. A la fin de

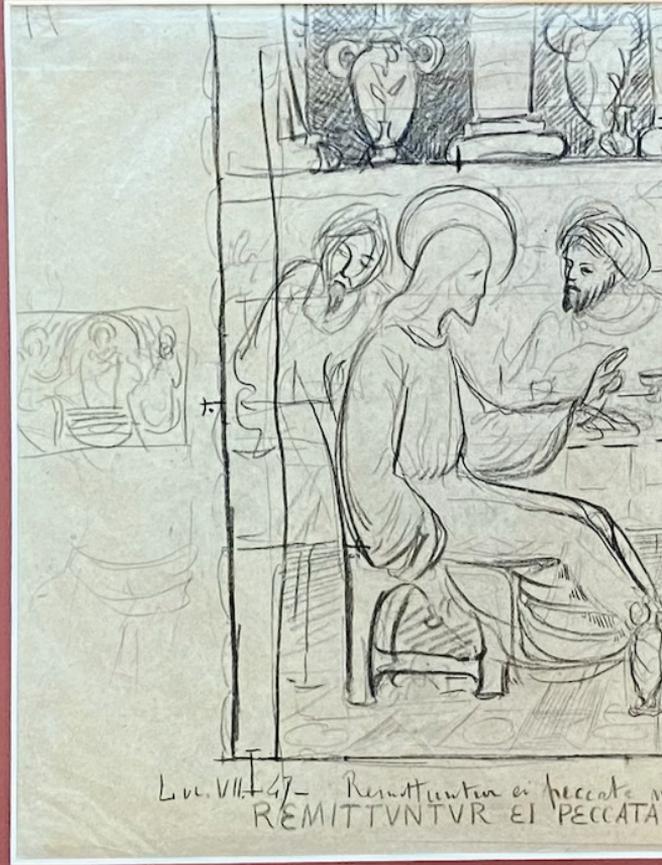
sa vie, Sérusier s'implique dans un projet d'art religieux local. Ayant séjourné une longue période de sa vie à Châteauneuf-du-Faou, en Bretagne, c'est sur les murs de l'église paroissiale de cette ville dédiée à Saint-Julien et Notre-Dame que l'artiste souhaite réaliser des fresques entre 1914 et 1919. L'iconographie biblique peinte du baptistère se concentre sur les principaux thèmes du Nouveau et de l'Ancien Testament : Annonciation, Nativité, Baptême du Christ, Cène, Crucifixion et Résurrection, conservé in situ. Le second cycle de fresques prévues pour orner les travées furent refusées en 1905 par le curé sous prétexte de frais trop importants afin de ne pas entrer en conflit avec l'État. Ces toiles réalisées *a tempera* sont restées à Châteauneuf-du-Faou où résidait Mme Sérusier jusqu'en 1950. Elle les donna à la ville de Guingamp (Ill. 1 et 2) avec pour ambition la création d'un musée régional breton consacré à l'artiste. (projet toujours en cours)

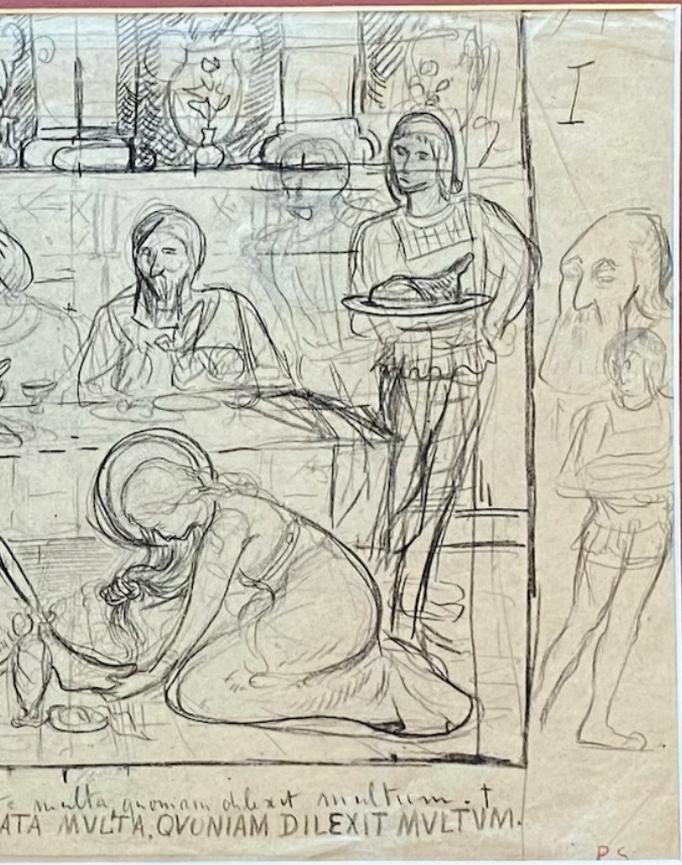
Clairément préparatoire pour un projet peint, il est pertinent de considérer notre dessin figurant la scène de l'Onction à Béthanie comme un témoignage des premiers croquis de l'artiste pour ce cycle. Le lavement des pieds lors de la Cène est un sujet beaucoup plus fréquent dans l'histoire de l'art que celui du lavement des pieds à Béthanie. Dans une atmosphère domestique chargée d'émotion, le *Nabi à la Barbe Rutilante* s'intéresse aussi bien à la figure de Marie-Madeleine oignant de sa longue chevelure les pieds de Jésus d'une huile parfumée et luxueuse qu'aux différents personnages assistant à la scène. Acte d'amour et de dévotion de l'apôtre envers Jésus, ce geste est aussi une préfiguration du rituel funéraire du corps du Christ.



Ill. 1 & 2 : *Moïse et le buisson ardent & L'annonciation à Marie*, Paul Sérusier, ancien couvent des Augustines (Mairie de Guingamp).







... multa quoniam obicit multum. t
ATA MVLTA, QVONIAM DILEXIT MVLTVM.

PC

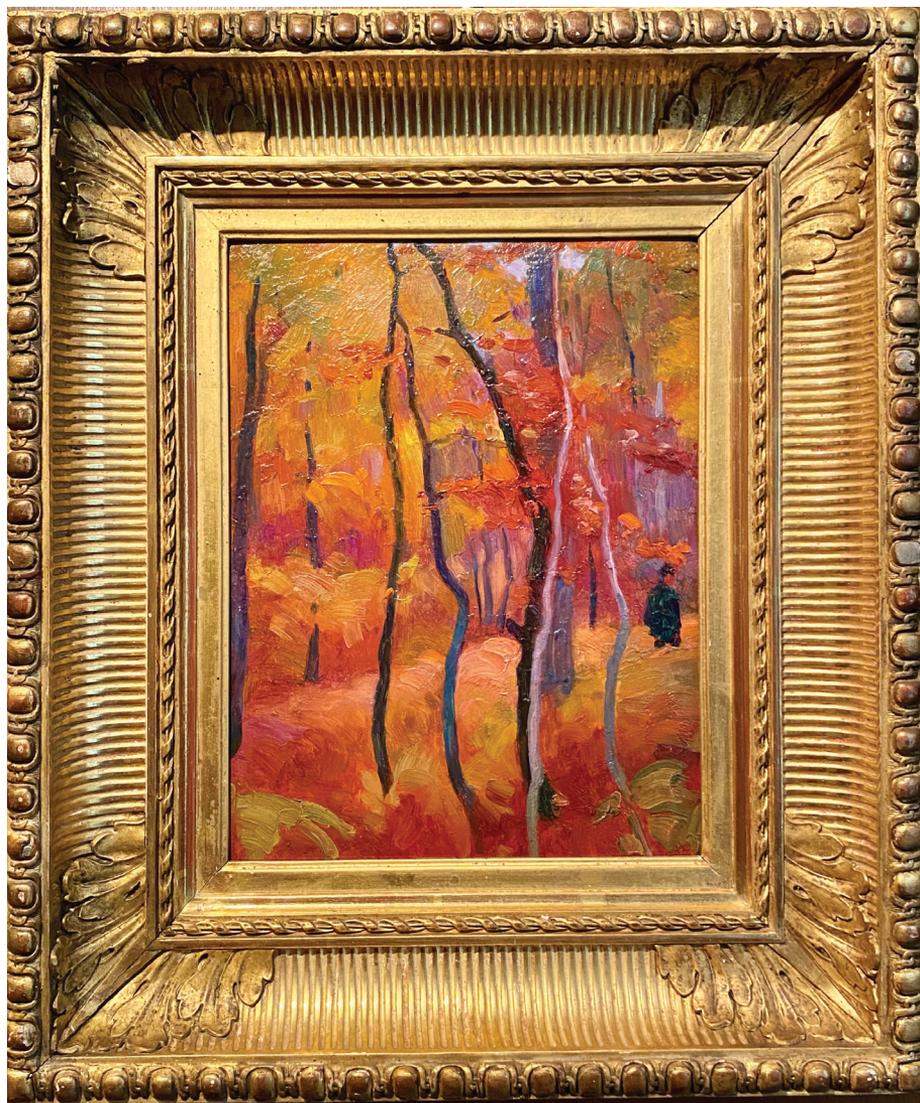
4. École Nabis

XX^{ème} siècle

Λατομνε

Huile sur carton

31 x 22,5 cm





5. JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(Paris, 1861 - Sainte Marguerite-sur-mer, 1938)

Coq et petites poules

crayon de couleurs

190 x 140 mm

signé des initiales de l'artiste en bas à droite





6. Lucienne Heuvelmans

(Paris, 1881 - Saint Cast, 1944)

La Vierge au Baiser

1930

Faïence

H : 32 x L : 9,5 x P : 6,5 cm

Signé *L.Heuvelmans* sur la face latérale de la terrasse

Fi

lle d'un dessinateur et ébéniste belge, Lucienne Heuvelmans a su s'imposer dans le monde de l'art. C'est au sein de l'atelier paternel, au cœur du faubourg Saint-Antoine à Paris, qu'elle débute sa formation, bien décidée à se réaliser en tant que femme et sculptrice. Née le 25 décembre 1881, à Paris, elle se passionne pour la sculpture, suit des cours du soir et s'inscrit à la section des filles de l'École nationale des arts décoratifs. Agée d'à peine vingt-trois ans, elle est admise aux Beaux-arts de Paris, où elle parfait sa technique auprès des maîtres Laurent Marquette (1848-1920), Emmanuel Hannaux (1855-1934) et Denys Puech (1854-1942). Après six tentatives, elle est la première femme à remporter le Grand prix de Rome de sculpture, en 1911, et cela fait grand bruit dans le monde journalistique, ces derniers considérant que c'était « une éclatante victoire du féminisme », le concours n'ayant été ouvert aux femmes que depuis 1903. Admise de ce fait à la Villa Médicis, elle y séjournera durant deux années, auprès d'Albert Besnard. Elle obtient un certain nombre de commandes en Italie et se spécialise dans la mythologie antique et l'art religieux. A son retour en France, c'est dans le Marais, à l'arrière de l'hôtel de Rohan-Guéméné qu'elle s'installe et devient professeur de dessin, dans les écoles de Paris. Son activité est intense : elle participe à des expositions, notamment au Salon des artistes français où elle obtient une médaille de bronze, en 1921 et au Salon des artistes décorateurs au Grand-Palais. Sa renommée est au sommet : elle reçoit les insignes de chevalier de la Légion d'honneur en 1926, au titre du ministère des Beaux-arts. Elle honore même des commandes passées par la Manufacture de Sèvres.

Au début des années 1930, c'est à Saint-Cast, dans les Côtes d'Armor, qu'elle pose ses bagages, tombée sous le charme de la région. Elle décide d'y faire construire une maison, la Clarté, en face de la plage de Pen-Guen. Lucienne y apprécie la nature et se mêle aisément à la population locale.

Formée de volumes rigoureux et harmonieux, l'œuvre de Lucienne Heuvelmans répond à la dynamique de simplification et de géométrisation formelle caractérisant le renouveau de l'art sacré. Sa *Vierge au Baiser* présente une composition rigoureuse, doublement pyramidale, soulignée par une ligne sobre enserrant son corps dissimulé sous un amas d'étoffes opaques et épaisses dont les plis cannelés reflètent la lumière. L'intime échange émotionnel des deux visages emplis d'amour l'un pour l'autre, transmet à l'œuvre vie et naturel. Le singulier port du tout petit symbolise la volonté de l'artiste et du commanditaire de représenter une mère totalement dévouée à la contemplation de son enfant, afin de faire écho au regard des fidèles venus l'adorer. Cette image n'est pas exclusivement biblique, elle est la représentation universelle de la tendresse maternelle, symbolique de l'enlacement maternel. La version monumentale de *La Vierge à l'Enfant* fut réalisée en 1928 pour l'église Notre-Dame d'Espérance dans le quartier de la Roquette situé dans le 11^{ème} arrondissement de Paris, où elle est toujours conservée. Cette statue de dévotion est devenue très populaire dans l'entre-deux-guerres. Déclinée en dimensions réduites dans des matériaux multiples, notre exemplaire en faïence peinte est l'un de ceux-ci.



Bibliographie : Sabine SCHOUTETEN, *Lucienne Heuvelmans (1881-1944) premier grand prix de Rome de sculpture en 1911 ou histoire des femmes artistes : de l'indifférence à la reconnaissance officielle*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art contemporain, université de Lille-III, 1999.



7. D'après Alfons Mucha

(Ivancice 1860 – Prague 1939)

Brayère de Falaise

Vers 1915

Huile sur bois d'acajou

33 cm x 66 cm

Signé en bas à gauche *J. Ollat*

inscription pyrogravée au dos *Mucha La Topaze*

C'est à l'automne 1887 que Mucha, alors âgé de vingt-sept ans, décide de s'intégrer au groupe des Nabis. Disciples de Paul Gauguin, qu'ils considèrent comme nouveau Messie de l'art, les Nabis, sont avant tout de jeunes peintres symbolistes passionnés d'ésotérisme et de spiritualité. Ce gang des cinq, formé en 1888 à l'Académie Julian à Paris, se compose de Maurice Denis, Paul Sérurier, Pierre Bonnard, Paul-Élie Ranson et Edouard Vuillard. Ils se baptisent les Nabis (Les Prophètes en Hébreu), afin de souligner leur quête de spiritualité et de renouveau esthétique prônant un retour à l'imaginaire et à la subjectivité. Mucha s'inscrit ensuite à l'Académie Julian et rejoint le groupe des artistes slaves de Paris. C'est grâce à un polonais, Wladislaw Slewinski qu'il fait la rencontre de Gauguin en 1891, avant son départ pour Tahiti. L'artiste tchèque est impressionné par le charisme et la verve avec laquelle Gauguin transmet sa vision passionnée et singulière de l'art. Mucha, dès lors introduit dans ce cénacle bohème et folklorique, fait la rencontre de la très scintillante Sarah Bernhardt. L'alchimie opère immédiatement : l'affiche qu'il réalise pour la promotion de son spectacle *Gismonda* connaît un véritable succès. Alors à l'apogée de sa gloire, la muse créatrice se révèle attentive à son image artistique. Divinement représentée sur un fond argenté aux douces tonalités pastel, la tragédienne est conquise par la modernité dont Alfons Mucha la drape. Devenus complices d'art et d'âme, Sarah accueille Alfons Mucha aux côtés du peintre symboliste Georges Clairin, les invitant à séjourner dans sa fantastique demeure située à Belle-Ile-en-Mer. Mucha, porté par la magie des lieux,

réalise une petite aquarelle représentant une *Jeune Bretonne au bord de la mer*, qui lui servira d'inspiration pour la réalisation d'une paire lithographique : *Bruyère de Falaise* et *Chardon de Grève*. Si la Bretagne bénéficie en cette fin de siècle d'une aura féérique puissante, liée à la diffusion de nombreuses épopées médiévales où la rêverie celtomane se mêle aux préludes romantiques nationaux, Alfons Mucha demeure l'un des artistes s'étant le plus intéressé à l'étude ethnographique des dentelles et ornements finistériens.



III.: Alfons Mucha, *Jeune Bretonne au bord de la mer*, vers 1900, aquarelle sur papier, 16 x 32 cm, Mucha Trust.

Notre huile sur bois, peinte dans le sillage de Mucha, réinterprète le panneau décoratif aux bruyères. On y retrouve en effet la même jeune femme de profil aux yeux clos revêtue de la coiffe blanche et du costume noir traditionnel breton. Cette gracieuse icône armoricaine au cerne affirmé se détache d'un paysage à la touche impressionniste et fougueuse, aux reflets moirés de notes rosées, bleu-tées et argentées sur lequel voguent voilier et navire. L'atmosphère tumultueuse des embruns marins bretons confèrent à l'œuvre une dimension plus mélancolique, profonde et tourmentée que l'affiche originale.

Bibliographie : *Artistes Tchèques en Bretagne; de l'Art Nouveau au Surréalisme*, catalogue d'exposition réalisé sous la direction de Philippe Le Stum, Anna Pradová et Kristyna Hochmuth. Editions Locus Solus, 2018, 127.p.



III.: Alfons Mucha, *Bruyère de Falaise*, 1902. Lithographie, 75 x 36 cm. Galerie GOAP, Prague.







8. Charles Mairret

(Quimper, 1879 – 1957)

BRETONNE AU CALVAIRE

Vers 1920

Huile sur toile

115 x 90 cm

Signée en bas à gauche

Peintre brestois, Charles Mairret étudie auprès de deux figures importantes de la peinture française romantique de l'époque : Léon Bonnat et Fernand Cormon. Il expose régulièrement à Paris, notamment au Salon des Artistes Français entre 1902 et 1943, puis devint sociétaire perpétuel et y obtint une mention honorable en 1927. Il a également participé au Salon des Indépendants entre 1931 et 1935. L'artiste se spécialise très tôt dans les scènes bretonnes de la région du pays Bigouden, dans le Finistère sud. Ses œuvres capturent des moments de vie rurale, des portraits de femmes portant la coiffe traditionnelle bigoudène, des scènes de marché et des paysages côtiers bretons. Si son style, figuratif et réaliste, se caractérise par une attention portée aux détails des costumes et des expressions de ses modèles, il n'en exclut pas pour autant la dimension spirituelle, dont notre tableau témoigne. Représentant une scène mystique, une femme, bretonne ou nonne, est agenouillée en prière. Ses mains jointes tiennent un cha-

pelet, et son regard est baissé avec une expression de dévotion. L'expression de joie et de bonté émanant sur son visage contraste avec la rudesse des lieux. Derrière elle se dresse une grande croix celtique en pierre grise, dominant le paysage. En contrebas, nichée dans la roche, l'on aperçoit une petite statue blanche de la Vierge Marie, les mains jointes en prière. La lumière semble émaner de cette statue, contrastant légèrement avec les tons plus sombres du vêtement traditionnel de la croix. Le ciel, nuageux aux nuances de gris et de blanc, dégage une atmosphère calme et recueillie. La palette chromatique, dominée par des tons terreux, des gris pierreux et des touches de vert pour la végétation crée une ambiance sereine et méditative. L'ensemble de la composition suggère un lieu de pèlerinage ou un site religieux isolé, invitant à la prière et à la contemplation. Grâce à cette figure très incarnée aux dimensions presque réelles, le peintre parvient à établir un lien direct entre son spectateur et cette scène de dévotion.





9. YAN' DARGENT

(Saint-Servais, 1824 – Paris, 1899)

Cortège Anghélique

Plume et encre brune, lavis d'encre brune

105 x 120 mm

Signé aux initiales de l'artiste en bas à droite

Originaire de Saint-Servais, dans le Finistère, Yan' Dargent est célèbre pour ses représentations des légendes bretonnes, notamment à travers le tableau *Les Lavandières de nuit*. Il reste pourtant un artiste trop peu connu au regard des nombreuses peintures, dessins et gravures qu'il a réalisés. Artiste soucieux de mettre en scène la vie quotidienne des habitants de son Léon natal, il transcende, à travers des peintures d'une

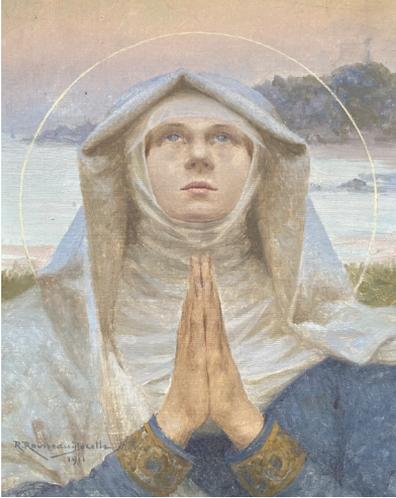
très grande fraîcheur, sa jeunesse tourmentée. Yan' Dargent a également été l'un des grands illustrateurs du XIXe siècle, collaborant à des dizaines d'ouvrages de référence (Dante, Poe, Verne, etc.). C'est enfin le décorateur inspiré de la cathédrale de Quimper, des églises de Landerneau et de Saint-Servais. Son oeuvre rend hommage à un artiste amoureux de la Bretagne et de sa riche culture folklorique.



Illustration : Yan' Dargent, *Les Lavandières de la Nuit*, 1861, Huile sur toile, 75 x 151 cm – Musée des beaux-arts de Quimper ©

Bibliographie : Jean BERTHOU, *Yan' Dargent : Héraut de la basse Bretagne*, Éditions Coop Breizh, 2014.





10. René Rousseau-Ducelle

(La Roche-sur-Yon, 1881 – Paris, 1941)

En prière

1911

Huile sur toile

33 x 24 cm

Signé et daté en bas à gauche

Cadre néogothique en bois stuqué

Elève des peintres académiques William Bouguereau, Gabriel Ferrier et Édouard Toudouze, René Rousseau-Ducelle commence à exposer au Salon des Artistes Français à partir de 1903. Représentant ici une femme en prière, les mains jointes devant sa poitrine dans un geste de dévotion, son visage aux yeux clairs et à l'expression sereine est tourné vers le ciel, exprimant l'état de contemplation. Portant un voile blanc auréolé et doré qui encadre son visage et retombe sur ses épaules, sa robe d'un bleu profond avec des détails dorés brodés et ornementaux aux poignets rappelle les compositions mystico-décoratives du symboliste Edgar Maxence. Cette onirique figure chrétienne nous apparaît dans un paysage côtier doux et lumineux au ciel teinté de roses et beiges, suggérant l'aube ou le crépuscule, tombant sur les rochers d'où se distingue un calvaire. Diffusant une atmosphère harmonieuse et spirituelle, émane également de ce tableau un sentiment de piété et de connexion de l'homme au divin.





11. RENÉ Quillivic

MANUFACTURE HB, Quimper

(Plouhinec, 1879 – Paris, 1969)

Masque de Bretonne

Grès émaillé brun

1930

18 x 14 cm

Signé des initiales de l'artiste et numéroté 18/25 au revers

Ancienne Coll. Gilbert LE MEUR

Né dans le Finistère, René Quillivic est un sculpteur singulier qui a su capter et traduire avec talent et sensibilité l'âme de la Bretagne. Son attachement à sa terre natale et son héritage artistique est un témoignage poignant de la vie et des traditions de cette région. Formé à l'École des Beaux-Arts de Paris, il fut l'élève du sculpteur renommé Antonin Mercié qui lui transmit une maîtrise technique exceptionnelle. Quillivic s'en empare afin de représenter la vie et les figures bretonnes, immortalisant leur labeur, leur force et leur dignité. Les Bigoudènes avec leurs coiffes emblématiques sont un motif récurrent dans son œuvre dont il a su rendre la fierté et la beauté de ces femmes. Ses nombreux monuments aux morts après la Seconde Guerre Mondiale représentent souvent des figures

bretonnes dans des attitudes de deuil ou de courage. Bien qu'il soit principalement connu pour ses sculptures en bronze et en pierre, il a également travaillé d'autres matériaux comme le plâtre, notamment pour des esquisses ou des œuvres non fondues, et la céramique, dont le grès, en collaboration avec les faïenceries de Quimper. Son style, figuratif, ne se limite pas à une simple reproduction réaliste. Il cherche en effet à saisir l'essence et le caractère de ses sujets, avec une expressivité palpable dans les attitudes et les visages. Yeux clos, le visage parcheminé au malicieux sourire de notre

masque immortalise avec beauté le visage d'une femme d'un autre siècle. Les sculptures de l'artiste sont présentes dans de nombreuses collections publiques et privées, notamment en Bretagne.



Hôtel particulier avec atelier en rez-de-chaussée, construit par l'architecte Pierre Patout pour le sculpteur breton René Quillivic au 73 boulevard de Montmorency - 75016 Paris





12. Maurice Chabas

(Nantes, 1862 – Versailles, 1947)

Vers la Délivrance

vers 1920

Lavis et encre de Chine, rehauts de gouache blanche

370 x 520 cm

Signé et titré à la plume en bas à droite *Vers la Délivrance*//Maurice Chabas

C'est en 1885 que Maurice Chabas commence à exposer au Salon de la Société des artistes français, dont il devient membre. Entre 1891 et 1896, il expose à la Société nationale des Beaux-Arts et obtient deux médailles, avant d'être médaillé de bronze à l'Exposition Universelle de 1900. Sa participation à tous les Salons de la Rose + Croix de 1892 à 1897, confirme sa notoriété ; ses œuvres mystiques, présentées sous la bague du Sâr Péladan, sont remarquées. A l'encontre de nombreux symbolistes qui pratiquaient la philosophie dans leur tour d'ivoire, Chabas ne cessa de mener une vie sociale dans laquelle il faut y voir au-delà de la mondanité, car l'artiste croyait en sa force de conviction et de conversion spirituelle. La première exposition personnelle des œuvres de Chabas se tient avenue de l'Opéra à la fin de l'année 1885. Imprégné de spiritualisme, le peintre s'applique à transmettre, par le biais de son art, sa croyance en la survie de l'âme après la disparition du corps. Thème crucial dans son œuvre, il donne une conférence sur le rôle social de l'art le 22 mars 1914. Selon lui, la principale qualité exigée d'un artiste est d'avoir accédé à la vie contemplative, qui seule permet une véritable évolution individuelle : la révélation des grands mystères de la Vie ne se produisant que dans la méditation et la solitude. Maurice Chabas magni-

fie l'art en lui attribuant une puissance de suggestion considérable où l'artiste se fait apôtre, guidant l'humanité à la perfection vers la paix éternelle. Aimant passionnément le ciel ; ses amis pensaient qu'à force de le contempler et de sonder ses profondeurs, le peintre y avait vu Dieu. Soutenu par les écrits de son ami astronome Camille Flammarion, c'est à partir de son ouvrage *La Mort et son Mystère* que le peintre conçoit ses envols d'âmes, basés sur l'idée de survivance de l'âme et d'une intercommunication entre le monde terrestre et l'au-delà. L'artiste ne nous en suggère pas une vue possible, mais peint une vérité qu'il dit avoir contemplée lui-même, dans un état extatique. En 1932, Chabas présente six œuvres spiritualistes dans le cadre d'une exposition consacrée à de telles visions et qui se tint à Paris et à Genève aux côtés d'œuvres d'artistes défunts et renommés tels Victor Hugo, William Blake ou Odilon Redon. Devant ses œuvres ambitieuses, les critiques n'hésitèrent pas à parler d'aurore renovatrice religieuse, création d'un art spirituel neuf et grandiose. De sa somptueuse plume japonisante, l'artiste représente dans notre magnifique dessin à l'encre de chine, l'envol d'une âme symbolisée par une figure angélique aux bras ouverts volant au-dessus d'une mer bretonne vers Dieu, astre irradiant dans le ciel.



vers la Délivrance
Nouveau Châlot.



13. Henri Rivière

(Paris, 1864 – Sucy-en-Brie, 1951)

Bateaux au mouillage à Tréboal 1902

Planche de la suite de vingt lithographies intitulée

Le Beau pays de Bretagne

Lithographie

227 × 348, marges 451 × 562

(Levasseur et Le Bohec 82)

Belle épreuve sur simili Japon, d'un tirage total estimé à 500 épreuves dont 100 numérotées et signées, publiée par Eugène Verneau

Entre 1890 et 1894, Henri Rivière crée un ensemble de trente-six lithographies regroupées sous le titre «*Le Beau Pays de Bretagne*» dont est issue notre planche.

Cette série offre une vision étendue et poétique de la Bretagne, explorant la diversité de ses paysages, des côtes sauvages et rocheuses à l'intérieur des terres aux scènes de la vie quotidienne. L'esthétique de Rivière est fortement influencée par le japonisme puisque l'on retrouve dans ses estampes des compositions audacieuses et asymétriques, des lignes claires et épurées et des aplats de couleurs vives et expressives combiné à un sens aigu de la perspective et de l'espace. Cet ensemble témoigne de la maîtrise parfaite de l'artiste pour la technique complexe de la lithographie en couleurs, nécessitant l'utilisation de plusieurs pierres pour imprimer chaque estampe avec une grande finesse et une riche palette chromatique. Ces estampes ont été largement diffusées et ont contribué à façonner une image romantique et pittoresque de la région, attirant artistes, écrivains et touristes. Au-delà de la simple représentation, Rivière capture l'atmosphère, la lumière et l'esprit de la Bretagne avec une sensibilité et une poésie remarquable. Ses estampes évoquent la beauté brute de la nature, le charme des villages et la fierté des habitants.





14. Marcel Gaillard

(Abbeville, 1886 – Liesville-sur-Douve, 1947)

Calvaire Breton

Pochoir à la gouache

325 x 500 mm

Signé en bas à gauche

Normand formé aux Beaux-Arts de Rouen, Marcel Gaillard arrive à Paris en 1906. Bohème, il s'intègre facilement à une bande estudiantine du Quartier Latin familière du Jardin du Luxembourg, et par mauvais temps cliente de la brasserie La Lorraine. La même année éclate l'affaire des faux-monnayeurs du Luxembourg. Du fait de sa présence sur les lieux du crime, la police le recherche et l'arrête à Dieppe. Son départ de Paris l'accuse : il est condamné à sept mois d'incarcération. Après un non-lieu juridique, il vit en peignant des cartes postales de vues bretonnes et des gouaches qu'il vend aux terrasses de café, dont témoigne notre pochoir aux accents et tonalités japonisantes. Il chante également dans les rues avec un camarade d'infortune avant d'hériter d'un petit pécule qui lui permet de s'installer à l'hôtel de Sèvres avec sa compagne Germaine dite « Stella » et un ami peintre. Mais notre artiste aventurier est de nou-

veau recherché par la police et doit fuir en Belgique. Arrêté puis innocenté, il devient ensuite membre des indépendants et expose en 1913 au Salon d'Automne. Après la Première Guerre mondiale, il fonde, en 1918, le groupe de la Jeune Peinture Française et organise une première exposition à la galerie Manzi aux côtés d'Auguste Renoir et de Pierre Bonnard. En 1920, Gaillard obtient le prix d'Afrique-Équatoriale française et une bourse de voyage qui lui font découvrir le Congo et le Soudan. Il fait ensuite un séjour en Algérie. Ces aventures africaines lui ouvrent les portes des cercles artistiques coloniaux en vogue à Paris et à Marseille. Il est choisi pour décorer le salon de thé des Grands Magasins du Louvre pour lesquels il réalise un immense diorama. Au soir de sa vie, en 1943, il est hébergé en Normandie par un curé pour lequel il entreprend les fresques de l'église Saint-Martin à Liesville-sur-Douve, où il repose désormais.





15. Paul Chabas

(Nantes, 1869 – Paris, 1937)

Nymphes au clair de lune

Circa 1890

Huile sur toile

38 x 55 cm

Cachet d'atelier de l'artiste en bas à gauche

Une plage, la mer et le ciel, baignées dans une lumière douce et irréaliste, aux tonalités bleutées et argentées, délicates et harmonieuses. Notre tableau figure un clair de lune mystique et onirique d'où apparaissent deux nymphes légèrement vêtues à la beauté idéalisée représentées dans des poses gracieuses et contemplatives, qui dégagent une aura toute spirituelle. Chabas cherche ici à évoquer un monde au-delà du visible, un sentiment de paix, de rêverie et de relation avec la nature, invitant à la contemplation. La texture est rendue par des touches de pinceau visibles et de douces ondulations suggèrent le mouvement de l'eau. À l'arrière-plan, la lune est évoquée par un croissant pâle qui diffuse sa lumière spectrale sur l'ensemble de la composition. Sa poétique présence ajoute une dimension de fragilité et de pureté à la scène. Les figures semblent ainsi évoluer dans un espace liminal, entre le réel et l'imaginaire, caractéristique du mysticisme associé à l'œuvre de Paul Chabas.

Bibliographie:

Myriam de Palma, *Maurice Chabas, peintre et messenger spirituel* (1862-1947), Somogy Éditions d'art, 2009.

Françoise Daniel, *Les peintres du rêve en Bretagne – Autour des symbolistes et des Nabis du musée*, éditions du musée des Beaux-Arts de Brest, 2006.





16. Henri Guinier

(Paris, 1867 – Neuilly-sur-Seine 1927)

Nuit Douce

1898

Lithographie sur vélin fin gris-bleu

400 x 310 mm ; petites marges

Oeuvre encadrée : 50,5 x 46 cm

Signé dans la planche, cachet à sec de L'Éstampe

Moderne en bas à droite

Cadre art nouveau en bois et cuivre repoussé, patiné à décors de papillons de nuit

Manifestant des talents artistiques précoces, Henri Guinier rêve très tôt sa carrière de peintre.

Suivant la volonté paternelle, il intègre, aux côtés de son frère jumeau Édouard, l'École des Arts et Métiers de Châlons-en-Champagne en 1883. Il choisit la section forge, partageant ainsi son adolescence entre les mathématiques et le marteau du forgeron. Diplômé ingénieur en 1886, le jeune homme effectue, par la suite, son service militaire entre 1886 et 1887 avant de pouvoir enfin s'inscrire à l'Académie Julian. Avec pour maîtres Jules Lefebvre, Benjamin-Constant, Gustave Boulanger et Tony Robert-Fleury, il est admis aux Beaux-Arts de Paris le 13 juillet 1888. Brillant élève, il y obtient de nombreuses médailles aux concours graphiques semestriels de figures. En 1891, Guinier prend part, pour la première fois de sa carrière, au Salon des Artistes Français, au palais de l'Industrie, sur les Champs-Élysées. Il réitère sa participation en 1893, exposant un tableau très influencé par le style de Jules Bastien-Lepage, intitulé *Petite Fille des Champs*. De 1893 à 1897, cinq années du-

rant, l'étudiant concourt avec pugnacité au Prix de Rome qu'il manque à chaque fois de très peu. Lorsqu'il se lance sur la scène artistique des années 1890, alors en pleine floraison Symboliste, le peintre manifeste une affection particulière pour les heures transitoires du crépuscule. Donnant lieu à des arrière-plans aux effets techniques vaporeux, il y figure presque toujours des femmes rêveuses, abandonnées à leurs songes dans un paysage évocateur de mystère. *Nuit Douce* en est l'illustration parfaite. Ce penchant stylistique s'épanouit et se singularise avec la découverte de la Bretagne en 1902, sous le charme de laquelle il tombe lors d'un séjour à Bréhat. Il s'inspire de ces jeunes femmes bretonnes en costume traditionnel desquelles il tirera des portraits symbolistes, emprunts de poésie et de nostalgie. Notre lithographie, originale, a été éditée par L'Éstampe Moderne entre 1897 et 1898 ; Elle est authentifiée par le cachet sec de l'éditeur, L'Imprimerie Champenois. Une lithographie de cette série fait partie des collections du Dallas Museum of Art (N° d'inventaire 2008.95.40)

Bibliographie : Catalogue d'Exposition, Musée municipal du Faouët, Morbihan (15 juin au 5 octobre 2008), Jean-Marc Michaud, Henri Guinier 1867-1927, Éditions du Chasse-Marée, 2008, 111.p.



17 & 18. ECOLE BRETONNE

vers 1930

Région Bigoudenne

crayon noir



270 x 203 mm

annoté en bas à gauche *la clarté* et numéroté

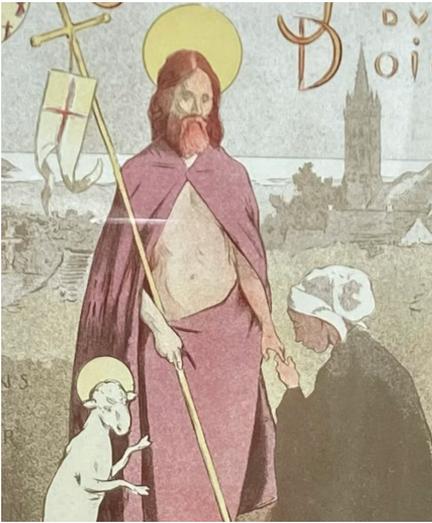
Cadre Art Nouveau en bois pyrogravé de motifs floraux 58 x 46 cm



180 x 250 mm

Cadre breton en bois pyrogravé à motif floraux 33 x 56 cm





19. ETIENNE MOREAU-NÉLATON

(Paris, 1859 - 1927)

Le Pardon de Saint-Jean du Doigt

Planche lithographique originale n°178 tirée de la collection Les Maîtres de l’Affiche imprimée en 1899 à Chaix 400 x 290 mm

Cachet à sec des Maîtres de l’Affiche en bas à droite

Le pardon de Saint-Jean-du-Doigt, au nord de Morlaix, a pour origine la relique miraculeuse d’une phalange de saint Jean-Baptiste, conservée depuis la fin du Moyen Âge dans l’enclos paroissial éponyme. En 1505, la Reine Anne de Bretagne, ayant entendu parler de ces guérisons, aurait entrepris un pèlerinage vers ce lieu sacré afin de se faire appliquer le doigt sur son œil malade. L’histoire dit que la guérison fut immédiate... Au début du XXe siècle, cette fête religieuse et populaire attirait chaque année des milliers de pèlerins, dont bon nombre de mendiants et d’infirmes. Moreau-Nélaton réalise cette affiche en 1894 afin de promouvoir cet événement et son établissement hôtelier. L’esthétique générale est décorative et capture l’atmosphère festive du Pardon. La planche est incluse dans la prestigieuse collection de reproductions lithographiques des affiches les plus importantes de l’époque publiée par Jules Chéret. À la fin du XIXe siècle, la passion du public pour l’affiche est à son apogée. Dans toute l’Europe, de nombreux collectionneurs s’arrachent les affiches de tous formats et réclament des éditions spéciales ou des exemplaires supplémentaires. Pour répondre à cet engouement, Jules Chéret choisit des affiches célèbres et les imprime en lithographie, sur un papier épais de 29 x 40 cm environ. Ces lithographies sont encore de nos jours une belle occasion d’acquérir des œuvres dessinées par les plus grands maîtres de la Belle Époque.



Les COULES VERMOREL 114 Rue Bremaud Paris (10e)

Les Maîtres de l'Affiche PL 178
Imprimerie Choux
Lyonnais, Lorraine & C^{ie}



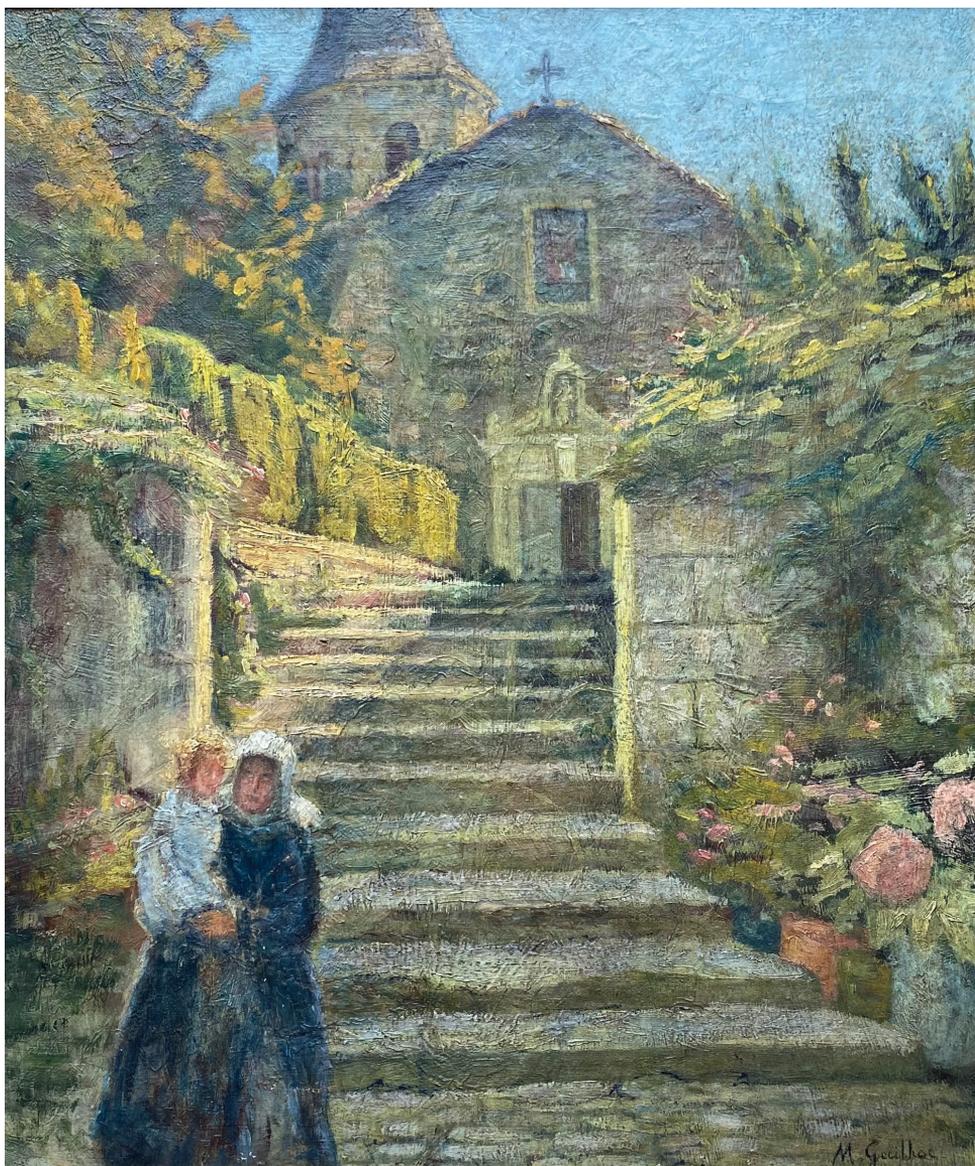
20. Ecole Rennaise

Vers 1920

Après le baptême

Huile sur toile

signé M.GUILLOT en bas à droite



21. JEAN LACHAUD

(Paris, 1889 - Brest, 1952)

Darvis d'église

Aquarelle

400 x 290 mm

signé en bas à droite

cadre Art Nouveau en bois ajouré et sculpté à motif de feuilles



22 à 25. École Nabi

Vers 1900

Quatre scènes de Vies de Saint Guénolé - Vita Sancti Winwaloei

Plume, lavis d'encre brune et bleue

Cadres Art Nouveau en bois sculpté et étain repoussé



22. évêque

110 x 55 mm, avec cadre 200 x 160 mm



23. Extase du renard

90 x 65 mm, avec cadre 200 x 160 mm



24. Brocéliande

100 x 100 mm, avec cadre 250 x 200 mm



25. Aux Iris

60 x 50 mm, avec cadre 210 x 145 mm

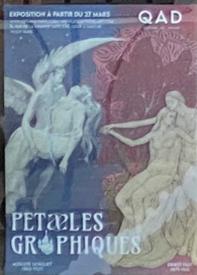
Fondateur de l'abbaye de Landévennec, Saint Guénolé vécu au VI^e siècle. Figure clé du christianisme en Bretagne et du monachisme breton, il est toujours représenté en habit monastique avec une crosse d'abbé et associé à un loup, attributs que nous retrouvons dans nos différents petits croquis à la plume.





Le Cloître de l'Art

Galerie
Le Cloître de l'Art
Salim Bernard Fischer
06.01.63.19.97
contact@lecloitredelart.com
www.lecloitredelart.com



D'esprit romantique et religieux, la galerie du Cloître de l'Art a été fondée par Salomé Bernard Fischer, membre du SLAM et du SNCAO-GA. Située au coeur du Quartier Art Dourot, elle y présente une sélection de dessins et gravures, de peintures & d'objets d'art spirituels, majoritairement des XIX et XXème siècles. Encadrés avec soin et originalité, la gaité d'estampes Art Nouveau côtoie le mysticisme de l'école lyonnaise et nabi, contrastés par les mystères du symbolisme belge et du folklore de l'âme slave. Ce catalogue a été publié à l'occasion de l'exposition *Bretagne Mystique*. L'ensemble de ces oeuvres vous sont présentées à la contemplation et à l'acquisition au 16, rue de la Grange Batelière.

Le Cloître de l'Art



CONDITIONS DE VENTE

L'authenticité des tableaux, objets d'art, dessins et estampes est garantie.

Prix sur demande, nets et établis en euros.

Les œuvres graphiques sont présentées et vendues avec leur encadrement. (à l'exception de l'œuvre n° 11) Les œuvres présentées sans cadre sont vendues montées en passe de conservation.

Paiements par carte bancaire ou virements bancaires acceptés. (RIB sur demande) Les frais d'expédition et d'assurance sont à la charge du destinataire.

CGV à retrouver sur www.lecloitredeart.com





Le Cloître de l'Art

NOTES



© Salomé Bernard Fischer, 2025.
Crédits photographiques : Tous droits réservés
Graphisme : Guillaume Bernard

Galerie d'art Mystique et Symboliste
Salomé Bernard Fischer
16, rue de la Grange Batelière – 75009, Paris

T. +336 01 63 19 97
contact@lecloitredeart.com
www.lecloitredeart.com

Prix de vente : 5€

